



N^o. 26.



JOURNAL DES DAMES

E T

DES MODES.

25 JUIN 1820.

LES MONTAGNES A BORDEAUX.

Nous jouons tous tant que nous sommes,
Des riens nous semblent importants :
Les enfans sont de petits hommes,
Les hommes sont de grands enfans.

Si ce joli quatrain, que je me rappelle avoir lu au bas d'une gravure, peut trouver quelque part sa juste application, c'est surtout lorsqu'il est question de ce jeu de montagnes, dont nous avons emprunté aux Russes la première idée. Ce peuple passe pour très-habile dans l'art de se garantir du froid; mais il s'entend fort bien aussi à tirer avantage des inconvéniens que présente la rigueur de son climat; et peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de dire ici quelque chose des moyens qu'emploient ces joyeux enfans du Nord, pour faire servir les frimats eux-mêmes à leurs plaisirs.

Un des amusemens que les Russes aiment le plus pendant l'hiver, c'est de glisser du haut d'une montagne en bas. Ils frayent une petite route sur le côté de la montagne, en aplanissant les inégalités du terrain avec de la neige ou de la glace; ils s'abandonnent ensuite le long de cette pente, assis sur un petit siège, et descendent ainsi avec une rapidité surprenante. Plusieurs voyageurs ont voulu connoître par eux-mêmes cette espèce de divertissement; mais comme la pente de ces montagnes est presque perpendiculaire, la sensation qu'ils ont éprouvée leur a paru, disent-ils, plus extraordinaire qu'agréable: le mouvement est si rapide, qu'il fait perdre la respiration. C'est un mélange de surprise et de crainte dont l'habitude ne guérit pas toujours.

Les Russes sont si amoureux de cet exercice, qu'à Pétersbourg, où il n'y a point de montagnes, ils en élèvent d'artificielles sur les glaces de la Néva, où ils vont glisser ainsi, surtout les jours de fêtes. Armés de légers pieux, à l'aide desquels ils dirigent leurs traîneaux, les hommes de tout état, jeunes et vieux, riches et pauvres, prennent part à ce divertissement, moyennant une légère rétribution qu'ils paient chaque fois à celui qui a construit la montagne. Cela ne ressemble pas mal à la manière dont on descend du Mont Cénis à Lanslebourg, dans certains tems de l'année, et qu'on appelle *la ramasse*.

L'impératrice Elisabeth, qui partageoit le goût général de ses peuples, avoit fait construire pour le même objet, à son palais de Czarskojè-Zélo,

des montagnes artificielles d'une forme singulière. Il y en avoit cinq de hauteur différente , et à la suite l'une et l'autre. La surface toute glacée en étoit fort unie , et l'on y avoit pratiqué des rainures dans lesquelles se dirigeoient des espèces de traîneaux où se plaçoient deux et même quatre personnes. On avoit placé sous la montagne une machine mise en mouvement par des chevaux , et qui servoit à faire remonter les voitures du bas en haut.

Un accident arrivé à l'impératrice Catherine II, dans une de ces fêtes brillantes, commença, dit-on, la grande fortune d'Orloff. Simple officier dans les gardes du palais , il assistoit à une descente de chars, le long de ces montagnes artificielles , lorsque tout-à-coup une planche vint à se briser sous le poids d'un char qui précédoit celui de la Czarine elle-même. Le danger étoit pressant ; Catherine voyoit un abîme ouvert devant elle , et rien ne pouvoit l'empêcher d'y tomber. Tout le monde pousoit des cris horribles. Plus prompt que l'éclair, le jeune et vigoureux Orloff s'élance de la galerie , et se précipite sur son passage , au risque d'être écrasé. Dans cet effort prodigieux , il se démet une épaule , mais il a le bonheur d'arrêter la course du char , et de sauver ainsi la vie à sa souveraine. La reconnaissance se fit entendre au coeur de Catherine ; mais selon l'usage , ce sentiment ne fut pas seul écouté : un autre vint bientôt y mêler sa voix.... ; l'histoire nous a dit le reste.

Les Russes connoissent encore une autre ma-

nière de descendre du sommet d'une montagne ; en glissant tout à l'entour par une ligne spirale ; mais cette manière est effrayante , et l'on court souvent le risque d'être lancé hors de son siège.

Quoiqu'il en soit , la première méthode est précisément celle que l'on a adoptée en France , et dont un habile charpentier vient de reproduire à Bordeaux la fidèle image , dans une très-belle guinguette , située tout près de la ville , et connue sous le nom de *Vincennes*. La hauteur de cette montagne , et la hardiesse des charpentes qui soutiennent tout l'édifice , suffiroient seules pour attirer la foule , quand bien même la nouveauté du spectacle , et le plaisir qu'on s'y promet , n'offriroient pas déjà l'attrait le plus irrésistible à la curiosité. Une longue suite de piliers et d'arcs-boutans , parfaitement liés entre eux , élèvent dans les airs un pavillon doré , d'où partent continuellement , avec un bruit pareil à celui du tonnerre , quatre chars élégans , qui bientôt se séparent , remontent , redescendent , et vont amortir enfin la rapidité de leur course , à travers un petit bois plein d'ombre et de fraîcheur.

Je me rappelle avoir assisté à l'ouverture de ce spectacle , jusqu'à présent inconnu dans nos contrées. La meilleure compagnie de Bordeaux s'y étoit rassemblée , comme pour en avoir les prémices. On croyoit que le voisinage du cimetière de la Chartreuse , qui est là tout proche , en auroit écarté beaucoup de monde. On s'étoit figuré que l'aspect importun de ces tombes , qu'il est si facile de compter du haut du belvédère , em-

pêcheroit au moins une foule de gens d'y monter. Eh bien ! faut-il le dire ? personne n'eut l'air de s'en apercevoir. Un seul, en cette occasion, parut se souvenir un peu du cimetière : ce fut un faiseur de calembourgs , qui tout-à-coup s'écria fort gaîment : » En vérité , Messieurs , c'est fort agréable ; nous voilà entre les ayeux et les *descendants*. »

Au reste, soyons de bonne foi : pourquoi donc le voisinage de la Chartreuse nous éloigneroit-il des montagnes de Vincennes ? Les Anciens aimoient à présenter cette image dans leurs plaisirs comme dans leurs écrits , soit parce qu'elle fournit au talent des contrastes heureux , soit parce qu'elle est une source de méditations philosophiques. Pour moi, je l'avouerai, tout en réfléchissant sur le caprice ou le hasard singulier qui a voulu placer une guinguette si près d'un cimetière, je parodiai involontairement deux beaux vers de M. de Fontanes , et je contemplai un instant , sans en rien dire à personne :

Dans le rapprochement des chars et des tombeaux,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Bientôt la mauvaise habitude que j'ai d'observer, fit place au désir très-naturel d'essayer à mon tour d'un divertissement dont tout le monde sembloit raffoler. Je voulus connoître comme les autres, une sensation qui me devoit être toute nouvelle ; et comme les autres, sans doute, j'éprouvai, la première fois , ce genre d'émotion toujours attaché à l'idée d'un danger que l'on ignore et que l'on brave.

Depuis, on a perfectionné tous les détails de cet établissement; on a donné plus de développement au circuit que décrit la pente, plus de solidité aux rainures, aux galeries; en un mot, on a multiplié toutes les précautions imaginables pour prévenir les accidens, qui semblent ne pouvoir plus arriver désormais que par l'imprudente témérité de certains amateurs. La manie de se dessiner, de prendre des attitudes, a été cause de quelques petites mésaventures; et sans doute, ce ne sont pas les dernières que feront naître les mêmes prétentions; mais après tout, il n'y a pas grand mal à cela. On finira par comprendre que là, comme dans le monde, le meilleur moyen de bien faire sa route, c'est de se laisser aller tout naturellement, sans innovation, sans efforts ambitieux, et surtout sans s'occuper de la galerie.

Des dames, qui d'abord avoient reculé d'effroi devant cette espèce de plaisir, se sont pourtant décidées à en essayer; et l'on a remarqué, qu'une fois ce premier pas franchi, plusieurs y revenoient avec empressement: quelques-unes même paroissoient exaltées comme des voltigeurs qui montent à l'assaut, et j'ai ouï dire qu'une d'entre elles avoit répondu avec beaucoup d'ingénuité: *Que voulez-vous? cela fait battre le coeur, et il y a tant de plaisir à sentir battre son coeur!* Cet aveu si aimable et si naïf tout ensemble, explique peut-être à merveille le singulier attrait que tout le monde en général, et surtout les dames, trouvent dans ce jeu qui pourroit bien n'être pas sans péril. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en ré-

sulte une sorte d'ébranlement nerveux, et je ne sais quelle agitation très-vive, dont l'effet est d'embellir même les plus jolies, en les disposant à l'enthousiasme. Ainsi abandonnée sur cette pente rapide, une jeune femme toute radiense de plaisir, et livrant au souffle des vents ou les boucles de ses cheveux ou les ailes de son schall, doit frapper nécessairement l'imagination la plus calme : en la voyant descendre de cette coupole aérienne, il n'est pas besoin d'être poète pour rêver aussitôt de sylphides ou d'apparitions célestes.

On regrette seulement, qu'ici comme à Paris, les chars ne soient pas faits de manière à pouvoir contenir au moins deux anges à-la-fois : tant de femmes auroient aimé à descendre avec leurs maris ! et il eût été si piquant de voir dégringoler ainsi tout un ménage ! Au défaut de ces pures jouissances que les entrepreneurs n'ont pas voulu nous offrir, on a du moins la satisfaction de partir, côte à côte, en se tenant la main, de se séparer à moitié route, ou si on le préfère, de suivre le même sort, et d'arriver au but ensemble. Beaucoup d'emblèmes et de leçons peuvent être aperçus dans cette manière de voyager ; mais une des choses les plus morales et les plus significatives peut-être, c'est qu'une fois sur la pente, homme et femme ne s'arrêtent qu'en bas.

Des esprits inventifs nous ont déjà donné *l'Intrigue sur les toits*, *l'Intrigue aux fenêtres*, *l'Intrigue du carrefour*, il reste à nous offrir *l'Intrigue aux montagnes*. Sur un pareil théâtre, l'action ne peut qu'aller bon train ; et nous de-

Vons nous fier à nos auteurs des boulevards , du soin de tirer d'un si beau sujet toutes les joyeusetés qu'il peut raisonnablement produire. Quant à moi , j'y ai vu déjà avec le plus doux intérêt de prudens époux confiant leurs femmes à d'honnêtes jeunes gens qui veulent bien leur en répondre , des comédiennes s'étudiant à tomber de la meilleure grâce possible , de futurs électeurs attentifs à ne pas tourner trop court , et de graves personnages venant *s'y faire vifs* , et croyant cacher par l'activité de leur char l'inertie de leur masse imposante.

~~~~~  
*Coup-d'œil sur Lisbonne et Madrid, en 1814,*  
 suivi d'un Mémoire politique concernant la  
 Constitution promulguée par les Cortès à  
 Cadix , et d'une Notice sur l'état moderne  
 des Sciences mathématiques et physiques en  
 Espagne: ouvrage dédié au Roi, par Ch. V.  
*D'Hautefort.* Un vol. in-8°. A Paris.

M. D'Hautefort avoit rempli les fonctions d'intendant en Arragon, lors de l'occupation de l'Espagne par les armées françoises. Il en étoit de retour , et vivoit paisible dans le département de la Corrèze, à l'époque où Ferdinand VII remonta sur le trône. » On doit, dit-il, se rappeler l'anathème prononcé soit dans les journaux , soit dans les salons, contre les jeunes auditeurs au conseil-d'état. »

M. D'Hautefort prit tout de suite la résolution d'aller à Saragosse pour réclamer des auto-



rités un jugement public de sa conduite administrative.

Il quitta Paris le 30 mai 1814. Alors les routes de Bayonne et d'Oleron étoient couvertes de troupes angloises, portugaises et espagnoles. Pour prévenir les difficultés que son passage auroit pu éprouver, il alla à Londres; et de là, il se dirigea vers Falmouth; mais il n'y avoit dans le port aucun bâtiment qui dût, avant un mois, mettre à la voile pour le nord de l'Espagne. Cette circonstance le détermina à prendre le paquebot anglois qui partoît le lendemain pour Lisbonne.

La traversée fut absolument dépourvue d'aventures: M. D'Hautefort arriva à Lisbonne le 25 juin. La brièveté de son séjour dans cette ville ne lui permit pas d'étudier les mœurs des habitants; mais il remarqua que les femmes avoient de très-beaux yeux. Elles étoient toutes habillées à l'angloise, » et par conséquent, dit-il, aussi défigurées que peuvent être ceux ou celles qui adoptent les modes britanniques. »

Les femmes du peuple ne sortent point sans mettre sur la tête un mouchoir qu'elles nouent sous le menton, et sans endosser une houpelande à manches pendantes.

M. D'Hautefort dit que tous les jours il se mettoit en route de bonne heure pour voir ce que la ville offre de plus intéressant. Dans toutes les parties qui ont échappé à la dévastation du tremblement de terre, les rues sont étroites et tortueuses; mais dans les quartiers nouvellement construits, qui forment à-peu-près la moitié de la



ville , les rues sont d'une largeur convenable ; quelques-unes ont des trottoirs. Les maisons sont élevées de trois à quatre étages. » Toutes ces habitations , dit M. D'Hautefort , sont en maçonnerie appuyée sur une charpente , méthode de bâtir que les habitans croient plus propre à les garantir contre les effets d'un tremblement de terre. »

La plus étendue des places de Lisbonne est celle qu'on nomme du *Commerce* ; elle est un peu plus large que longue. Au midi , cette place est baignée par les eaux du Tage ; aux trois autres points cardinaux , elle est entourée de fort beaux bâtimens qui s'élèvent sur des portiques. Au centre , on admire la statue équestre en bronze de Joseph I<sup>er</sup>. L'effigie du marquis de Pombal se voyoit originairement à une des faces du piédestal : lors de sa disgrâce , on la fit disparaître ; » mais , dit M. D'Hautefort , sont-ils disparus avec elle ces superbes édifices élevés sous les auspices de ce ministre ? »

Trois rues principales conduisent de la placée du Commerce à celle du *Rocio*. Toutes les trois sont tirées au cordeau. Celle du milieu est habitée par les marchands de draps et de soieries ; les deux autres , qui sont latérales , par les orfèvres et les bijoutiers.

La place du *Rocio* , moins étendue que celle du Commerce , conduit à une promenade publique qui est entremêlée d'arbres et de charmilles ; mais cette promenade est déserte. Les habitans de Lisbonne préfèrent la liberté de la campagne.

M. D'Hautefort quitta Lisbonne le 3 juillet,



Des landes couvertes de bruyères , des forêts de chênes verts et d'arbres à liège ; voilà ce qu'il rencontra d'abord. Elvas est une ville de douze mille âmes. Les filles de l'aubergiste chez lequel il logea , avoient un costume qui s'approchoit plus des modes françoises que des modes angloises.

M. D'Hautefort ne trouva point à Badajoz d'édifices remarquables : la plupart des maisons n'ont qu'un étage. » Pendant la route de Badajoz à Madrid , rien , dit-il , n'interrompt la triste monotonie qui nous environnoit..... A trois lieues de la capitale , le terrain se déroule , on commence à apercevoir la ville de Madrid s'élevant au milieu des campagnes incultes où elle est bâtie.... L'aire occupée par la capitale de l'Espagne est d'une prodigieuse élévation.... A mesure que j'avançois dans Madrid , l'aspect de cette capitale me représentoit celui d'une ville d'Italie. La manière dont les maisons sont bâties , la grandeur et la propreté des rues , les façades des églises , tout contribuoit à créer ce parallèle dans mon imagination.»

L'auberge où logea notre voyageur avoit l'avantage d'être voisine de la *Puerta del Sol* , » la fameuse porte du Soleil , dit-il , qui sert de ralliement à tous les habitans et de rendez-vous général à tous les gens d'affaires.»

Les édifices publics dont M. D'Hautefort parle avec éloge , sont : la Douane , l'Hôtel-de-Ville , le Palais des Conseils , et l'Hôtel des Postes. Il faut que le Palais du Roi ait fait sur lui une impression bien vive pour qu'il ait écrit les deux phrases suivantes : » Si le Louvre étoit conduit à son



terme, à peine pourroit-il lui être comparé. Les Tuileries sont vraiment au-dessous de l'habitation d'un Roi. » Cependant M. D'Hautefort convient qu'il manque un jardin au palais du Roi d'Espagne.

Les rues de Madrid ont l'inconvénient d'être pavées en cailloux pointus et d'avoir pour trottoirs des dalles glissantes et étroites.

Un immense concours a lieu chaque soir au Prado ; cette promenade est renfermée dans la ville ; les autres promenades sont éloignées.

L'usage des glaces est très-fréquent à Madrid ; mais notre voyageur trouva que les cafés n'avoient rien de commun pour l'élégance avec ceux de Paris. » En revanche , dit-il , tout ce qu'on y livre aux consommateurs est de bonne qualité. »

L'acte de la Cité de Saragosse que M. D'Hautefort étoit allé solliciter , se trouve à la fin du volume.

---

#### NOTICES SUR DES FEMMES CÉLÈBRES.

##### *Marie Desloges.*

Marie Bruneau, dame Desloges, obtint le rare avantage de réunir à toutes les grâces de son sexe tous les talens de l'autre.

Comme toutes les femmes savantes du XVII<sup>e</sup> siècle, elle connoissoit à fond les langues anciennes et les sciences abstraites, et comme elles, attirant les regards de ses contemporains par le prodige de son éducation , elle fut entourée d'hom-



mes illustres , et correspondit avec plusieurs princes.

Malherbe et Balzac faisoient un grand cas de Marie Desloges , et lui donnèrent l'épithète flatteuse de *dixième muse*.

Cette femme justement célèbre fut enlevée au monde savant le 5 juin 1641.

#### *La duchesse d'Aiguillon.*

Le 15 juin 1676, les malheureux perdirent un puissant appui dans Marie-Madelcine de Wignevrod, duchesse d'Aiguillon.

Cette femme liée d'amitié avec St.-Vincent de Paule , nièce du cardinal de Richelieu , et dame d'atours de Marie de Médicis , fit servir tous les avantages d'une position aussi belle aux intérêts de l'humanité.

Elle dépensa des sommes énormes à racheter des esclaves , à fonder des hôpitaux.

En un seul jour elle employa cent quatre-vingt mille francs en oeuvres de charité.

#### *Madame de Sévigné.*

Marie de Rabutin-Chantal n'avoit pas encore dix-huit ans , lorsqu'elle épousa , le 1<sup>er</sup> août 1644 , le marquis de Sévigné , maréchal-de-camp.

En 1651 , ce mari qui étoit riche , mais peu capable de rendre une femme heureuse , périt dans un duel.

Mme de Sévigné avoit une physionomie vive



et spirituelle , de beaux cheveux blonds , et une taille au-dessus de la moyenne.

Après avoir réparé le désordre de sa fortune, Mme de Sévigné reparut dans le monde; mais jamais elle n'eut l'idée de contracter un second mariage.

En 1563 , elle présenta sa fille à la cour. » Elle auroit pu , longtems encore , dit un de ses biographes , briller elle-même sur ce théâtre; mais ses propres succès ne l'y conduisoient pas: il en existoit de plus doux pour son coeur maternel. »

Avec des affections douces et pures, avec un plan de vie sage et réglé , Mme de Sévigné se préserva des maladies. Le progrès des années s'annonça chez elle de la manière la moins sensible; son cousin, le jovial Coulanges , put longtems lui donner le nom de *Mère-Beauté*.

» S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité (à peu près comme il y a des aveugles et des sourds de naissance), et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas , il faudroit lui lire les lettres de Mme de Sévigné.... Elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés et qui n'en ont que plus de grâce. Les momens qu'elle peint se fixent sous son pinceau , et on les voit encore. »

Mme de Sévigné née en 1626 mourut le 20 avril 1696.



## P A R T I S.

Nos petits-maitres , las enfin de la robe de chambre , viennent d'adopter pour l'été un habit à-la-fois plus leste et plus élégant ; c'est la veste.

La veste nouvelle est *proprement dite* de manège ; cependant elle n'est pas moins portée dans la chambre , à la chasse et à cheval , à la promenade jusqu'à deux heures.

Son collet en schall coupé descend au creux de l'estomac. Elle croise légèrement ; elle est attachée par deux petits rangs de boutons qui se touchent à leur extrémité inférieure. Deux petites basques arrondies par en bas la terminent. Les pattes des poches simulées en biais sur ces basques , et non dans les plis , sont garnies de trois boutons. Ces boutons peuvent être en nacre , ou pareils.

Les vestes les plus soignées sont en *cachemire* de la fabrique de M. *Ternaux* ; d'autres plus simples sont en casimir , en étoffes légères. Les couleurs sont *gris-de-perle* , *cuisse-de-nymphé* ou autres , mais toujours claires. Le mouchoir à porter avec doit être de couleur et en mousseliné.

---

*Spectacles.* — Le vent est aux succès : On applaudit *le Folliculaire* , au Théâtre-François ; *l'Artiste ambitieux* , à l'Odéon ; et *l'Amant et le Mari* , à l'Opéra-Comique.

Il n'y a qu'une voix sur le mérite des deux comédies ; quant à l'opéra , le sujet n'en sauroit plaire aux dames , puisqu'on y voit un homme qui ,



après s'être montré docile aux volontés et aux caprices de sa future , agit en maître le jour même de son mariage.

REMARQUES D'UN PROVINCIAL.

En s'approchant d'une dame , quel que soit son âge et son rang , vos jeunes Parisiens se donnent rarement la peine de la saluer ; l'un chuchotte à l'oreille de son voisin , en la regardant avec affectation ; l'autre , la toise avec son lorgnon , quoiqu'il ne soit éloigné que de deux pas , et quelquefois même , il la pousse sans ménagement , pour peu qu'elle l'empêche de voir la carte que l'on va jouer , ou l'actrice qui entre en scène.

Danser avec des bottes et des éperons ! Porter de larges pantalons et des cols qui étranglent !

Je pourrais encore critiquer dans vos bals cette profusion de fleurs qui entêtent , de lumières et surtout de quinquets qui éblouissent ; je pourrais prouver que les femmes en chapeaux ne sont ni belles , ni élégantes ; que les hommes en noir ne sont ni gais , ni magnifiques ; que l'on joue trop , que l'on ne mange point assez ; mais je me tais , afin de ne pas mériter davantage l'épithète qui vient de m'être donnée en passant. — Qu'a-t-on dit , s'il vous plaît ? — Que j'étois un homme de l'autre monde.

Voici une exagération que je lis dans un livre nouveau :

» Une femme ne l'est qu'à demi , lorsqu'elle n'a pas



pas toutes les ambitions pour un amant, pour un mari, pour un fils; lorsqu'il ne manque pas à sa félicité de les porter sur le trône de l'univers.»

Ah! ce n'est pas sur le trône de l'univers que je veux qu'on désire me porter; je veux qu'on me souhaite un séjour plus tranquille et un bonheur plus solide et plus pur, au milieu des champs et dans un château, sur les bords de la Loire, entouré de métairies pour 20 ou 30,000 livres de rentes, seulement.

---

*La Peinture et la Sculpture dévoilées*; tel est le titre d'un ouvrage dans lequel un amateur, qui s'est livré à de très-grandes recherches, se propose de faire connoître les personnages qui ont servi de modèles aux peintres et aux sculpteurs dans les tems anciens et modernes. C'est ainsi qu'après nous avoir appris à qui l'on doit les belles formes de la Vénus Callipyge et de la Terpsichore de Canova, il levera le voile qui nous empêche de distinguer le véritable type de la Vierge de Girodet et de la Psyché de Gérard.

---

Alphonse a des chevaux arabes et une fortune brillante; il donne deux fois par semaine à dîner à des amis qui le prônent, il a une terre charmante, à dix lieues de Paris; il en vient le matin en trois heures, et on le voit à toutes les fêtes, à tous les spectacles. Sa femme au milieu de tout cela est sage autant qu'elle est belle, et ses enfans sont de petits êtres délicieux. Quand Alphonse veut quelque chose d'un ministre, il l'obtient. A

\* \*



l'armée, il n'a jamais reçu une égratignure, quoiqu'il passe pour audacieux ; au jeu , malgré ses étourderies , il finit toujours par gagner...

— Arrêtez , ce que vous dites là est inutile et je le savois d'avance vraiment. Rien qu'à voir Alphonse , j'ai tout deviné. Il passe devant vous sans saluer, il déchire les robes avec ses éperons, il lorgne sous le nez toutes les femmes , il accroche les passans avec son boguey rapide , et peut-on s'y méprendre ? N'a-t-il pas , je vous le demande, toute l'insolence d'un homme heureux ?

#### DE LA RECONNOISSANCE.

*Par M. le comte de Ségur.*

Si la reconnoissance n'étoit qu'une vertu , je ne m'étonnerois pas de sa rareté ; mais elle est aussi un plaisir , peut-être même l'un des plus doux que l'âme puisse éprouver ; et je ne conçois pas comment on peut y être insensible.

Ce plaisir est le seul qui ne soit jamais mêlé de honte ou de regrets ; on peut s'y livrer sans crainte, et, comme le dit La Bruyère , » Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance. »

Cette vertu en suppose beaucoup d'autres : d'abord la justice , qui les produit toutes , et toutes les qualités qui la rendent aimable ; la bonté , la modestie , la délicatesse , la sensibilité , la constance. S'il vous est prouvé qu'un homme s'est montré reconnoissant pour son bienfaiteur , vous n'avez guère besoin de lui demander d'autres certificats de moralité.



Gardez-vous de faire un crime à un homme d'avoir été trop reconnoissant pour votre ennemi : vous lui devez votre estime, et non votre haine ; faites-vous-en plutôt un ami, et, si vous pouvez y parvenir, croyez que vous avez trouvé un fidèle gardien, et un riche trésor.

L'esprit de parti ne pense pas ainsi : aveugle comme toutes les passions, il méprise dans le parti contraire les vertus qu'il admire dans le sien ; l'ingratitude, la délation, la trahison même, il les honore et les loue quand elles le servent. L'honneur et la justice lui semblent bassesse, lorsqu'ils lui nuisent.

Son intérêt est la seule règle sur laquelle il mesure le bien et le mal, le vice et la vertu.

L'égoïsme est le plus bas et le plus étroit des esprits de parti ; aussi l'égoïste n'est jamais reconnoissant : il écrit à l'encre le mal qu'on lui cause, et au crayon le bien qu'on lui fait.

Cependant il affecte parfois de la reconnoissance ; car cette vertu a, comme les autres, ses hypocrites : mais c'est une reconnoissance d'intérêt et non de sentiment ; elle flatte le bienfaiteur tant qu'elle espère encore quelques nouveaux bienfaits. Il y a des reconnoissances affamées, qui meurent d'inanition quand on ne leur donne pas toujours.

L'avare et l'ambitieux sont nécessairement ingrats, car ils ne peuvent jamais recevoir autant qu'ils désirent.

Les inconstans sont des ingrats en amour : leur reconnoissance dure tant qu'ils espèrent ; leur ingratitude se montre dès qu'ils ont tout obtenu.

*(La suite au N<sup>o</sup>. prochain.)*



## MODES PARISIENNES.

Beaucoup de chapeaux de paille jaune ont, autour de la forme, un diadème d'épis. Sur les chapeaux jaunes en tissu de paille et soie, ou en gaze, les épis sont entremêlés de fleurs des champs. On ne met pour l'ordinaire que des coquelicots ou des roses sur les chapeaux de paille blanche; mais la gaze blanche admet plusieurs sortes de garnitures; tantôt c'est du lilas, tantôt du bleu de ciel, tantôt du jaune paille.

Après les guirlandes d'épis, celles de chèvre-feuille sont les plus nombreuses; on en met sur les chapeaux d'étoffe et sur ceux de paille blanche.

Il y a des tissus de paille et soie à raies de satin blanc; les autres sont tout-à-fait couleur de paille.

La blonde qui orne le bord de quelques caïèches, retombe très-bas. Pour servir de tête à cette garniture, les modistes mettent une ruche de tulle, ou, ce qui est plus nouveau, une guirlande faite de bouts de ruban, découpés à pointes très-aigues.

Il y a maintenant presque autant de passes unies que de passes bouillonnées. Les passes unies se rayent quelquefois avec des tresses de paille. Nous avons vu de ces tresses sur des chapeaux violets: le rebord étoit une espèce de bourrelet, moitié gaze, moitié rubans unis.

Le jaune et le bleu dominant presque toujours dans les rayures des étoffes écossaises; de là, tant de roses jaunes et de fleurs bleues; parmi les fleurs bleues, on remarque la germandrée.



La gaze de coton qu'employent les lingères, a beaucoup plus de consistance que celle de soie dont se servent les modistes; aussi, les nervures, les pas de vis, les serpentaux, qui ornent les capotes de lingères, sont-ils très-réguliers.

Les premières robes blanches de la saison étoient de percale; on en brode aujourd'hui, qui sont de mousseline.

Le mauvais tems a fait reprendre les robes d'étoffe et reparoître les garnitures en ruches pareilles. La ceinture que l'on met sur ces robes, est pareille aussi, et agrafée par devant avec une boucle d'acier.

Pour les ceintures qui se mettent sur les robes blanches, il y a des rubans fabriqués exprès, et dont les bouts sont d'un autre dessin que celui de la ceinture.

Les canezons de mousseline occupent beaucoup de brodeuses. Une pointe à *la Marie Stuart*, par devant, est comme obligée. On taille aussi en pointes le devant et le derrière des pélerines; quelquefois même, outre ces deux longues pointes, il y a sur les épaules deux petites pointes.

— Le collet des habits et des redingotes, naguères très-bas, est haut maintenant, et très-large, surtout par derrière: les bords se cousent en fourreau.

#### PARISER MODEN.

*Viele gelbe Paillehüte haben um die Form herum ein Diadem von Aehren. Auf den gelben Hüten von Paille-Seidenzeug oder von Gaze sind die Aehren mit Feldblumen untermischt. Auf weis-*



se Paillehüte setzt man gewöhnlich nur Klatschrosen oder Rosen; aber die weisse Gaze läßt mehrere Arten Garnirungen zu; es kömmt entweder lilla, himmelblau oder paillegelb darauf.

Nach den Guirlanden von Aehren sind diejenigen von Geißblatt am zahlreichsten; sie werden auf Zeuchhüte sowohl, als auf weisse Paillehüte gesetzt.

Es gibt Paille-Seidenzeuche mit weissen Atlasstreifen, die übrigen sind vollkommen paillegelb.

Die Blondspitze, womit einige Calèchen (grosse Hüte) beründert sind, geht sehr tief herunter, als Einfassung zu dieser Garnitur nehmen die Modistinnen einen Bienenschwarm von Tüll, oder was neuer ist, eine Guirlande von Bandstückchen, die sehr spitz ausgeschnitten sind.

Es gibt dermalen fast eben so viele glatte, als gepuffte Schirme. Die glatten Schirme werden bisweilen mit Pailleschnüren gestreift. Wir sahen dergleichen Schnüre auf violetten Hüten; der Umschlag war eine Art Wulst, halb von Gaze und halb von glatten Bändern.

In den Streifen der schottischen Zeuche sind gelb und blau fast allzeit die herrschenden Farben, weswegen es auch so viele gelbe Rosen und blaue Blumen gibt; unter letztern zeichnet sich das Vergifsmeinnicht aus.

Die von den Lingères verarbeitete Baumwollengaze ist weit dauerhafter als die Seidengaze, die von den Modistinnen verwendet wird; auch sind die Rippen, Gewinde und schlangenförmigen Zierräthe an den Capoten der Lingères äusserst regelmässig.



Die ersten weissen Sommerroben waren von Perkal; jetzt stickt man welche, die von Mufslin sind.

Wegen der schlechten Witterung hat man wieder Zeuchkleider angelegt und die Garnirungen von ähnlichen Bienenschwärmen sind wieder aufgekommen. Die Leibbinde, so man zu diesen Roben trägt, ist auch von ähnlicher Farbe und vorne mit einer Stahlschnalle befestiget.

Als Leibbinden für weisse Kleider hat man eigends dazu fabrizirte Bänder, deren Enden ein anderes Muster, als die Binde haben.

Viele Stickerinnen sind mit Mufslin-Canezous (Spencer) beschäftigt. Eine Schniepe à la Maria Stuart ist vorne gleichsam unentbehrlich. Auch die Pelerinen werden vorne und hinten spitz ausgeschnitten; ausser diesen beiden langen Spitzen, befinden sich gar bisweilen zwei kleinere derselben auf den Schultern.

— Der Kragen der Röcke und Ueberröcke, der kürzlich sehr niedrig war, ist dermalen hoch und äusserst breit, hauptsächlich nach hinten; die Ränder werden scheidenförmig genäht.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 26.

Costume françois.

Fig. 1. — Capote de gaze de soie naturelle, ornée de rubans. Robe de perkale, avec crevés, entredeux et volans. Canezou en mousseline, à pointes, garni de volans brodés. Gants jaunes. Souliers bleus.

Capote von natürlicher Seidengaze, mit Bändern geziert. Perkalrobe mit kleinen Puffen, Zwischenstücken und Falben. Mufslincanezou mit Schniepen und einer Garnirung von gestickten Falben. Gelbe Handschuhe. Blaue Schuhe.



## Costume de Londres.

Fig. 2. — *Bonnet de crêpe, orné de blonde et de roses. Robe de mousseline. Redingote de taffetas jaune pâle, à taille basse, ornée de rosettes sur les hanches; collet debout et arrondi; garniture en rouleaux de satin, bordés en gros de Naples. Gants jaunes. Bottines jaunes.*

Eine Krepphaube mit Blonden und Rosen geschmückt. Robe von Musslin. Ueberkleid von hellgelbem Taffet, mit einer niedrigen Taille und Quästchen über den Hüften; mit rundem, aufrechtstehenden Kragen und einer Garnirung von Atlasröllchen, die mit Gros-de-Naples eingerändert sind. Gelbe Handschuhe und eben solche Stiefeletten.

C H A R A D E. — Par M<sup>me</sup> B....

Chez certain peuple étranger,  
Mon premier et mon dernier  
Sont l'opposé l'un de l'autre;  
Mais chez nous, cas singulier,  
Ils sont avec mon entier,  
Synonymes l'un de l'autre.  
Bien plus, tu peux échanger  
Mon dernier et mon premier  
A la place l'un de l'autre,  
Et, dans ce nouvel entier,  
Tu vas encor retrouver  
Un synonyme de l'autre.

Le mot de la Charade du précédent numéro est: *Chiendent.*

J. P. LEMAITRE, Rédacteur.

## AVIS DES ÉDITEURS.

Ce numéro termine le 2<sup>e</sup> Trimestre. Le N<sup>o</sup> 27. commençant le 3<sup>e</sup> Trimestre, paraîtra le 2 juillet prochain. Nous prions les souscripteurs, qui résident à l'étranger, de renouveler au plutôt leur abonnement, afin que l'envoi n'éprouve aucune interruption. Nous continuerons de donner les modes les plus fraîches et les plus élégantes de Paris, de Vienne et de Londres.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.







